

LE FRONT D'ENTRE MEUSE ET VOSGES (12-19 AOÛT 1914)

*Retour sur le plan des états-majors. — Dernière concentration en Woëvre et en Lorraine.
La Veillée des armes. — La Région frontière du Luxembourg et de Lorraine annexée.*



OUS sommes arrivés à la phase ultime de la préparation : tandis que la *variante* de la concentration vers le nord s'achève, les troupes, sur le reste du terrain, sont mises à pied d'œuvre : ce n'est plus qu'une question d'heures, et la *bataille des frontières* va se déclencher.

Avant de passer la revue des positions prises à cet instant suprême, il convient d'avoir bien présente à l'esprit la pensée des deux états-majors.

L'un et l'autre sont imbus de l'idée que la meilleure des stratégies est la stratégie de manœuvres ; l'un et l'autre sont résolus à une prompte et soudaine offensive. Ces deux volontés se précipitant, pour ainsi dire, l'une sur l'autre, produiront une immense bataille par choc. Il ne s'agit même pas d'une attaque brusquée ; c'est une rencontre, une rencontre brutale. Les troupes sont animées du même esprit que les chefs : on vole au combat.

Chacun des deux commandements a son idée, suit son idée. Le commandement allemand, selon les conseils du général von Blume, « a dirigé habilement les menées tortueuses de la diplomatie et, en provoquant la rupture à point nommé (c'est-à-dire en lançant l'ulti-

matum serbe à l'heure où la préparation avait toute l'avance désirable), s'est assuré la probabilité de prompts succès militaires ».

Le commandement français se trouvait en face de cette réalité redoutable ; il connaissait la difficulté du terrain ; il s'ingéniait à parer le coup fourré de l'invasion du Luxembourg et de la Belgique : mais il savait aussi la puissance de sa force agglomérée, bien en mains, et le magnifique élan de ses soldats. Par ces belles journées d'août, il y avait dans l'air un parfum de victoire.

La pensée de l'état-major français explique les dispositions qu'il prend pendant cette semaine du 12 au 19 août, qui est la semaine d'attente et de suprême préparation ; un document de grande autorité s'exprime en ces termes : « Ce que les opérations d'Alsace avaient pour objet de faciliter, — savoir retenir une partie notable des forces ennemies loin du théâtre des opérations, — notre offensive en Lorraine devait le préparer plus directement encore en fixant devant elle les corps d'armée allemands engagés au sud de Metz. »

L'exécution de ce dessein fut nécessairement retardée pendant les jours consacrés à la mise au point de la *variante* dans le plan de concentration. Les moyens matériels et l'attention des états-majors durent être retenus par ce labeur inopiné. Ainsi s'explique sans doute l'espèce de suspension d'armes qui se produisit

sur la plus grande étendue des fronts, précisément du 12 au 19, et que le soldat subit avec une véritable impatience. La règle très sage formulée par le général C..., à savoir « qu'il ne faut partir qu'après avoir réuni tous ses moyens », guide la pensée de l'état-major français. Il paraît en être de même du côté allemand. On dirait que les armées hésitent avant de s'aborder et de frapper les coups terribles qui vont préluder à la grande guerre. On avait pensé que les Allemands seraient prêts le neuvième jour de la mobilisation : en fait, quinze jours s'écoulèrent avant que le signal définitif fût donné. Les premiers faits d'armes appartiennent encore à la période de concentration, mais déjà élargie et « se donnant de l'air ».

L'occupation, contraire au droit des gens, du Luxembourg, l'invasion de la Belgique avaient assuré à l'Allemagne l'avantage du choix du terrain, des vastes espaces et d'une manœuvre à large envergure par le mouvement tournant de l'aile droite. C'est le bénéfice d'une initiative qui, pour être félonne, n'en reste pas moins une initiative. Ce serait une erreur de croire que le plan du grand état-major allemand s'en tint là et qu'il se soit condamné à l'immobilité ou à une simple surveillance devant notre « force de l'Est ». En fait, les Allemands étaient résolus à la briser. Leur offensive sur l'aile gauche est aussi nette, aussi soutenue, aussi vigoureuse que leur offensive sur l'aile droite. Seulement, comme elle était davantage prévue, elle a moins frappé les esprits. L'opinion française, préoccupée surtout du danger que courait Paris, s'est attachée moins passionnément à la belle contre-manœuvre qui para au danger couru par nos places de l'Est.

L'état-major allemand comptait procéder par surprise. Cette surprise, il nous la menageait sur trois points à la fois : au nord, par la violation de la neutralité belge ; au centre, par l'invasion du Luxembourg ; sur la frontière de l'Est, par une organisation défensive puissamment établie entre Metz et Strasbourg. En outre, à l'abri de ces deux camps retranchés,

on avait réuni des forces considérables destinées à se glisser entre les Vosges et la Moselle, de façon à gagner, si possible, par Blamont et par Lunéville, la trouée de Charmes et à tourner, ainsi, la frontière de fer. Ce qui est certain, c'est que la direction donnée par l'état-major allemand était *Brouvelieures*. Il s'agit, comme on le voit, de l'autre branche de la « tenaille ». Si cette manœuvre avait réussi, l'armée française, séparée de Paris, eût été enveloppée à l'ouest et à l'est simultanément, à moins qu'elle ne prît le parti de se replier hâtivement vers l'intérieur de la France.

Par contre, le projet du haut commandement français, tel que l'indiquent les documents officiels, était de foncer sur le vaste demi-cercle que présentait l'armée allemande, de couper son aile droite et de la rejeter vers le Nord, tandis que notre propre aile droite, pénétrant en territoire annexé, entre Metz et Strasbourg, retiendrait dans ces régions les troupes qui s'y trouvaient rassemblées.

Ces deux données générales étant connues, il est plus facile de jeter quelque lumière sur les dispositions qui, du côté français, amènent les troupes en contact avec l'ennemi : à l'aile gauche, une nouvelle concentration a porté en Belgique les troupes de la V^e armée renforcée ; elle doit entrer en liaison avec l'armée anglaise et l'armée belge pour s'opposer au mouvement tournant de l'aile droite allemande ; vers le centre, on masse, en secret, une puissante force de manœuvre destinée à briser l'élan des troupes allemandes ; sur notre aile droite, une prompt offensive pénètre d'abord en Lorraine annexée et bientôt reprend la campagne d'Alsace.

Suivons le détail de ces larges préparations.

CONCENTRATION DERNIÈRE Par suite
SUR LE FRONT DE SEDAN, de la né-
DE WOEVRE ET DE LORRAINE cessité qui
 s'est imposée de renforcer la V^e armée par des troupes primitivement destinées aux armées du Centre et de l'Est, certaines modifications se sont produites dans la concentration de ces armées. Nous allons relever leurs



LE GÉNÉRAL DE MOLTKE, GÉNÉRALISSIME DES TROUPES ALLEMANDES

positions définitives, à la veille des premiers engagements, en suivant de l'ouest à l'est (1).

La IV^e ARMÉE, sous les ordres du général de Langle de Cary, vint se glisser, comme nous l'avons dit, entre l'armée Lanrezac et les armées de Woëvre et de Lorraine. On l'avait considérée d'abord comme une armée de réserve : c'est sa concentration qui subit les modifications les plus profondes. Elle se compose, finalement, des 52^e et 60^e divisions de réserve, d'une partie du IX^e corps (général Dubois), du XVII^e corps (général Poline), du XII^e corps (général Roques), du XI^e corps (général Eydoux), et du II^e corps (général Gérard) ; elle peut disposer, en outre, de deux divisions de cavalerie, la 9^e et la 4^e ; enfin le corps colonial va établir sa liaison avec la III^e armée.

Le IX^e corps s'est concentré dans la région de Pont-Saint-Vincent, sur la Moselle, entre Toul et Nancy. Le 11 août, le corps d'armée se met en marche vers Nancy. On l'emploie à organiser les collines du Grand-Couronné. Par le labeur de ces troupes, « les sommets boisés se transmuèrent en forteresses, les pentes se creusaient de tranchées et se hérissaient de canons ». Le quartier général de la 17^e division se déplace de Faux-Saint-Pierre à Lay-Saint-Christophe et Eulmont ; les avant-postes du IX^e corps sont sur la Seille. Le 18 au matin, le corps d'armée s'est ébranlé vers l'Est. Mais, le soir même, l'ordre lui parvient de se porter sur l'Ardenne belge. Deux brigades débarquent à Charleville le 21 au matin ; nous les retrouverons sur la Semoy, au cours des combats difficiles qui se livreront dans cette région, vers Bièvre et Nafraiture. Les 34^e et 35^e brigades actives ne purent être embarquées à temps ; elles renforcèrent provisoirement le 2^e groupe de divisions de réserve pendant la retraite de Lorraine et la bataille du Grand-Couronné jusqu'au 2 septembre, date à laquelle elles rejoignirent seulement le corps d'armée.

(1) Voir la carte générale des concentrations allemande et française, t. III, p. 82.

La 60^e division de réserve, concentrée au nord-est de l'Argonne, entre l'Aire et la Meuse (quartier général : Apremont) se portera plus tard sur la Semoy, vers Rochehaut.

La 52^e division de réserve couvrira, elle aussi, au moment de l'offensive, la forêt des Ardennes et la Meuse, en se portant vers Willerzies, comme extrême-gauche de la IV^e armée.

Le XI^e corps a opéré sa concentration au sud-est du X^e corps, à la lisière septentrionale de l'Argonne. Le quartier général est à Monthois. Il remonte ensuite, avec les autres corps, vers le nord, par Raucourt et Bouillon. Sa droite est à Dohan le 21, à l'aube.

Le XVII^e corps se concentra en Champagne et sur la lisière occidentale de l'Argonne, du 6 au 9. Le quartier général est à Suippes. Le corps a ses cantonnements entre Cernay-en-Dormois, Jonchery-sur-Suippes et Valmy, la 33^e division à gauche avec Suippes comme gare de ravitaillement, la 34^e à droite avec Valmy. L'avant-garde du XVII^e corps pousse ses éléments vers Autry et Vienne-le-Château, aux défilés de l'Argonne. Le 14 août, le corps d'armée remonte vers le nord et le quartier général se trouve le 16 à Mouzon, sur la Meuse. On prépare la manœuvre du Luxembourg belge.

Le XII^e corps s'est concentré dans l'Argonne : le quartier général est à Givry-en-Argonne et les avant-gardes occupent les défilés de la Chalade et du Four-de-Paris. Ce corps se porte ensuite dans la direction du nord, sur Stenay. Le 21, à l'aube, sa brigade de gauche tient Florenville.

Le II^e corps est, pendant cette période de la concentration, le corps de couverture de la IV^e armée. Débarqué à Stenay, il opère ses rassemblements entre la Meuse et la Chiers, entre Montmédy et le Loison. Nous avons vu des éléments de la 4^e division engager le combat de Mangiennes. Dans la nuit du 21, le II^e corps pénétrera dans le Luxembourg belge entre Montmédy et Virton.

Le corps colonial (général Lefèvre) s'est concentré dans la région de Vitry-le-François.

Il remontera ensuite vers le Nord et prendra ses cantonnements sur la frontière belge au nord de Montmédy jusqu'au 22, à l'aube.

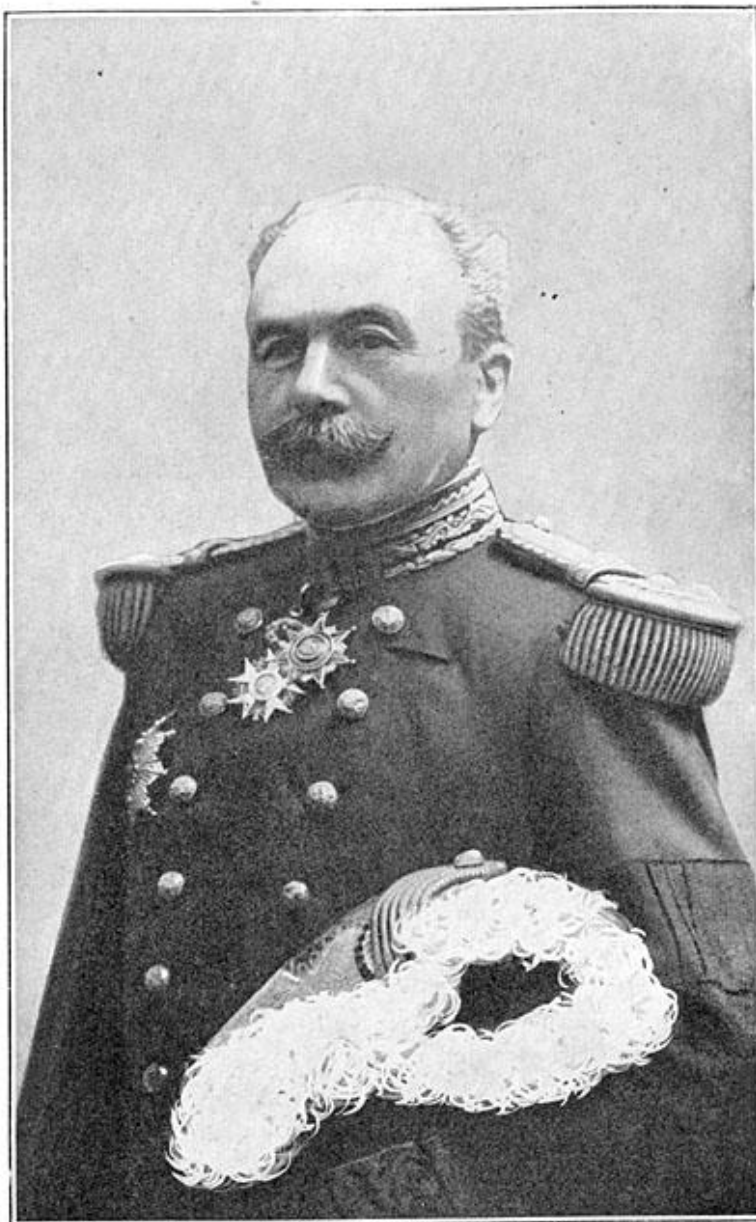
La III^e ARMÉE est sous les ordres du général Ruffey. Comme la IV^e armée, elle reçoit des forces sans cesse accrues dans la période préparatoire : on entend confier à ces deux armées la tâche spéciale de lutter contre le centre allemand et de briser l'élan des deux armées d'invasion du duc de Wurtemberg et du kronprinz, qui s'avancent en rangs serrés sur la France. C'est pourquoi on a versé dans cette armée des troupes d'élite. Placée au centre, elle est, selon l'expression très juste du général Malleterre, « l'armée charnière ».

Outre la 7^e division de cavalerie, elle comprend, tout d'abord, le IV^e corps (général Boëlle) qui opère sa concentration entre la Meuse à Consenvoye et les abords de Damvillers; ce corps fait face au nord-est, ses avant-gardes sur le Loison, entre Villers-les-Mangiennes et Loison. Après le combat de Mangiennes, il occupera la région des Hauts-de-Meuse comprise entre les Jumelles d'Ornes et le

bois de Damvillers. Puis il se relève vers le Nord le 18, et se porte en direction générale de Virton.

Le V^e corps (général Brochin) a débarqué sur la Meuse, entre Verdun et Saint-Mihiel. Le 10,

il s'est porté vers le Nord, le long de la Meuse, se rapprochant de Verdun. Le 17, le V^e corps serre ses cantonnements sur la droite du IV^e corps, dans la zone Azannes-Grémilly. Les journées paraissent interminables. Nous retrouvons, ici, un sentiment que cette longue attente éveille partout : « Je passe ces journées qui furent monotones et qui, pourtant, ont été remplies du désir ardent de faire quelque chose. Nous avons fait du service en campagne devant un ennemi qui ne se montrait pas et pourtant que l'on sentait présent. Que font donc les Allemands? L'ennemi occupe la région de Briey,



LE GÉNÉRAL DE LANGLE DE CARY

COMMANDANT LA IV^e ARMÉE

qui n'a pas été défendue, et exploite ce pays » (1). Le 21, le corps recevra l'ordre de se porter sur la frontière belge pour l'aborder entre Virton et Longwy.

(1) *Souvenirs de guerre* du général Malleterre — qui commandait alors comme colonel le 46^e régiment d'infanterie.

Le VI^e corps (général Sarrail), dont le quartier général est à Vigneulles, s'est concentré dans la plaine de Woëvre selon un dispositif sensiblement face à l'est, lui permettant de s'opposer à une offensive ennemie venue de Metz. De Brainville (12^e division) à la Moselle (40^e division), ses avant-gardes surveillent les sorties de Metz, par Conflans ou Arnaville; son centre (42^e division) est en arrière et s'appuie au promontoire d'Hattonchâtel. Bientôt, le corps d'armée, suivant le mouvement général de l'armée, se redressera vers le nord.

Le 3^e groupe de divisions de réserve (général Pol Durand), organisé le 17 août en subdivision d'armée, comprend les 54^e, 55^e et 56^e divisions, qui se concentrent en Woëvre et peu à peu se déplacent vers le nord, afin de remplacer les corps actifs sur les Hauts-de-Meuse, quand ils se porteront pour l'offensive, en direction générale d'Arlon. En position au nord-est de Verdun, dans la région des Jumelles d'Ornes, nous retrouverons ces divisions plus tard, faisant mouvement pour tenter de tourner l'aile gauche allemande.

Il faut signaler également la présence, sous Verdun, des forces de la *défense mobile*, qui vont se composer progressivement des 72^e, 75^e et 67^e divisions de réserve.

Voici, maintenant, les deux armées qui auront pour tâche de tenir tête aux forces massées devant Metz ou dissimulées dans les deux camps retranchés de Metz et de Strasbourg : c'est la II^e armée (général de Castelnau) et la I^{re} armée (général Dubail). Elles sont, pour ainsi dire, liées pour s'enfoncer comme un coin sur les deux rives de la Sarre.

La II^e ARMÉE établit sa couverture de droite et sa liaison avec l'armée Dubail par deux divisions de cavalerie, la 2^e et la 6^e.

De l'ouest à l'est, les corps d'armée qui la composent se sont groupés ainsi qu'il suit :

Le 2^e groupe de divisions de réserve (général Léon Durand) comprend les 59^e, 68^e et 70^e divisions. Il s'est concentré sur la Meurthe et

la Moselle ; il organise le Grand-Couronné jusqu'au 18 août. A partir de cette date, la 68^e division de réserve prendra part à l'offensive en Lorraine annexée à la gauche du XX^e corps, tandis que les 59^e et 70^e divisions seront maintenues en avant du Grand-Couronné jusqu'à la Seille et la Moselle.

Le XX^e corps (général Foch) est sur son terrain ; il s'est concentré à l'est et au nord-est de Nancy, entre le Sanon, la Seille et Nancy.

Une brigade coloniale de réserve (41^e et 43^e régiments) se concentre avec les troupes du XX^e corps.

Le XV^e corps (général Espinasse) se concentre sur les bords de la Meurthe, dans la région de Lunéville. Dès le 12 au plus tard, il est porté sur la frontière entre le Sanon et la Seille, vers le front Xures-Coincourt-Bures : c'est là que nous le retrouverons dès la première offensive.

Le XVI^e corps (général Taverna) prend la droite du XV^e corps, entre la Mortagne et la Meurthe.

Trois divisions de réserve, qui arriveront progressivement, seront en outre chargées, pendant l'offensive en Lorraine annexée, de l'organisation du terrain arrière. La 64^e division de réserve organisera ainsi la position du plateau de Saffais, entre Meurthe et Moselle, au sud de Saint-Nicolas-du-Port.

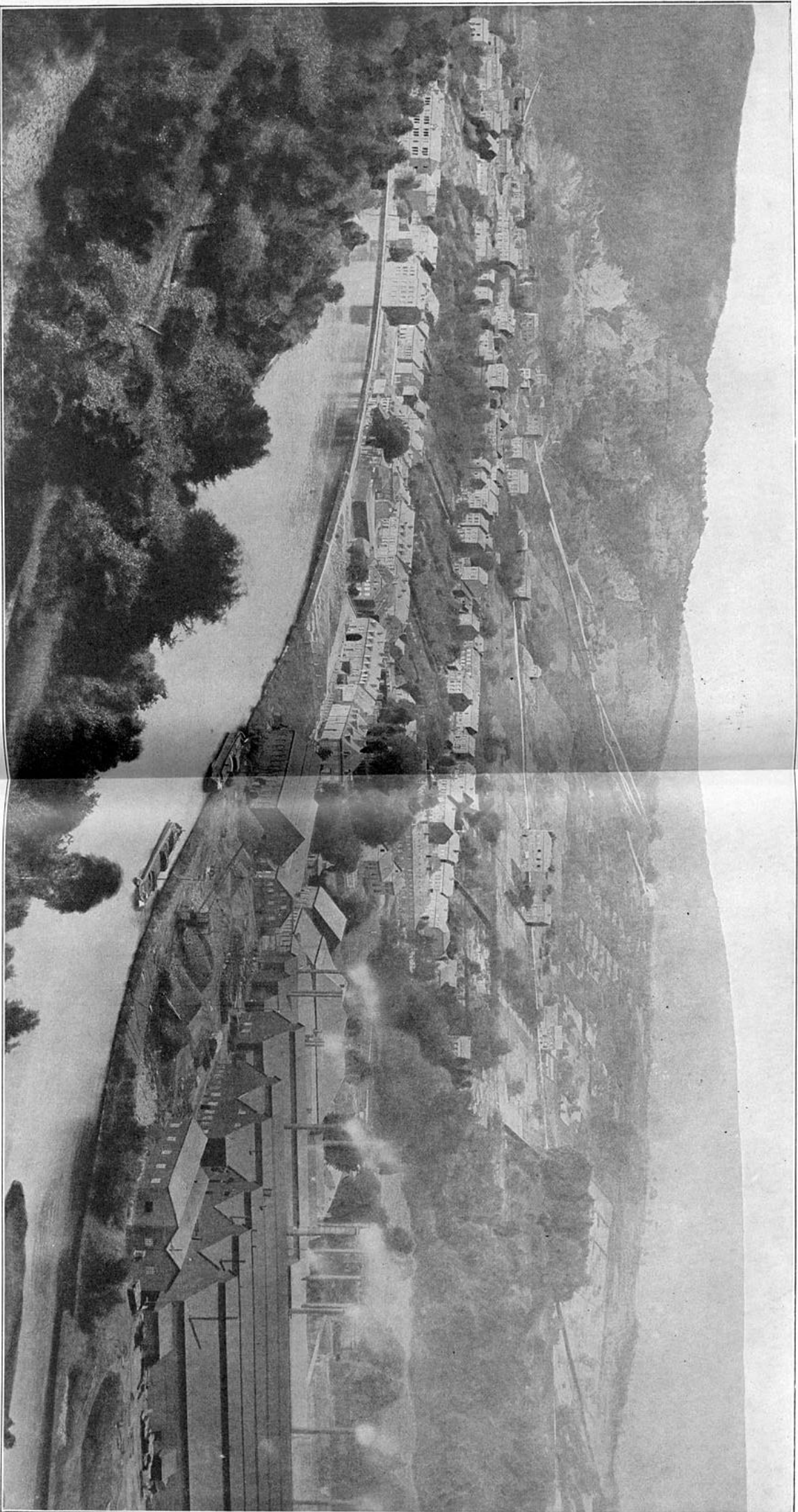
La 74^e division de réserve (général Bigot) organisera, au sud de Saffais, la hauteur de Belchamps, qui bat la route Lunéville-Bayon et défend les avancées de la trouée de Charmes.

Quant à la 73^e division de réserve, elle s'installera, après la retraite de Lorraine annexée, sur la rive gauche de la Moselle, au sud de Pont-à-Mousson.

La I^{re} ARMÉE (général Dubail) dispose de la 8^e division de cavalerie qui opère à l'extrême droite, en Haute-Alsace. Avec ses cinq corps d'armée et ses formations de réserve, la I^{re} armée couvre toute la Lorraine et



CARTE DES ZONES D'ÉVOLUTION DES III^e ET IV^e ARMÉES



LA VALLÉE DE LA MEUSE PRÈS DE MONTHERMÉ

les Vosges depuis Lunéville jusqu'à Belfort.

Les troupes sont disposées ainsi qu'il suit :

Le VIII^e corps (général de Castelli), entre la Meurthe et la Mortagne au nord-ouest de Baccarat. Le 10 août au matin, il se trouve sur le front Vathiménil-Glonville, le long de la Meurthe, la 15^e division à gauche, la 16^e division (général de Maudhuy) à droite sur le front Flin-Glonville. Entre la Vezouse et la frontière, le 17^e et le 20^e bataillons de chasseurs opèrent en couverture. Une brigade d'infanterie allemande fait un mouvement offensif à cette date du 10, et le soir le quartier général de la 16^e division est en retrait à Domptail. C'est dans ces conditions que s'engage un combat qui commence à révéler les intentions de l'ennemi.

Les renseignements recueillis apprennent que des tranchées existent vers Avricourt-Repaix et qu'une division d'infanterie et une division de cavalerie, ayant franchi la frontière, opèrent vers Domèvre. Le 11 août, la 16^e division se porte au nord de la Meurthe sur la ligne Brouville-Reherrey. Mais le haut commandement préfère achever ses formations derrière la Meurthe. Tout le corps se replie, la 16^e division ayant son quartier général à Fontenoy-la-Joute, le 12 et le 13 au soir. Nous assisterons bientôt aux combats d'avant-garde livrés du 13 au 18 pendant l'offensive en Lorraine. Ce corps a pour mission, sans qu'il puisse le discerner encore exactement, de barrer la route à la puissante offensive qui, de Sarrebourg à Blamont, Baccarat, Rambervillers, Saint-Dié, Brouvelieures, doit à la fois tourner Épinal et envelopper les forces françaises par la trouée de Charmes.

Le XIII^e corps (général Alix), après s'être concentré dans la région de Raon-l'Étape, se porte, par la vallée de la Plaine, vers Celles et Saint-Quirin. Par sa 25^e brigade à gauche, il se trouve en liaison étroite de position et de manœuvre avec le VIII^e corps.

Le XXI^e corps (général Legrand) se concentre sur la Meurthe, dans la région d'Étival, et se

porte vers la vallée de la Bruche où une de ses divisions, la 13^e, livre le 14 août le combat de Saint-Blaise. Nous allons le suivre dans ce brillant fait d'armes et nous le retrouverons ensuite se portant vers le Nord.

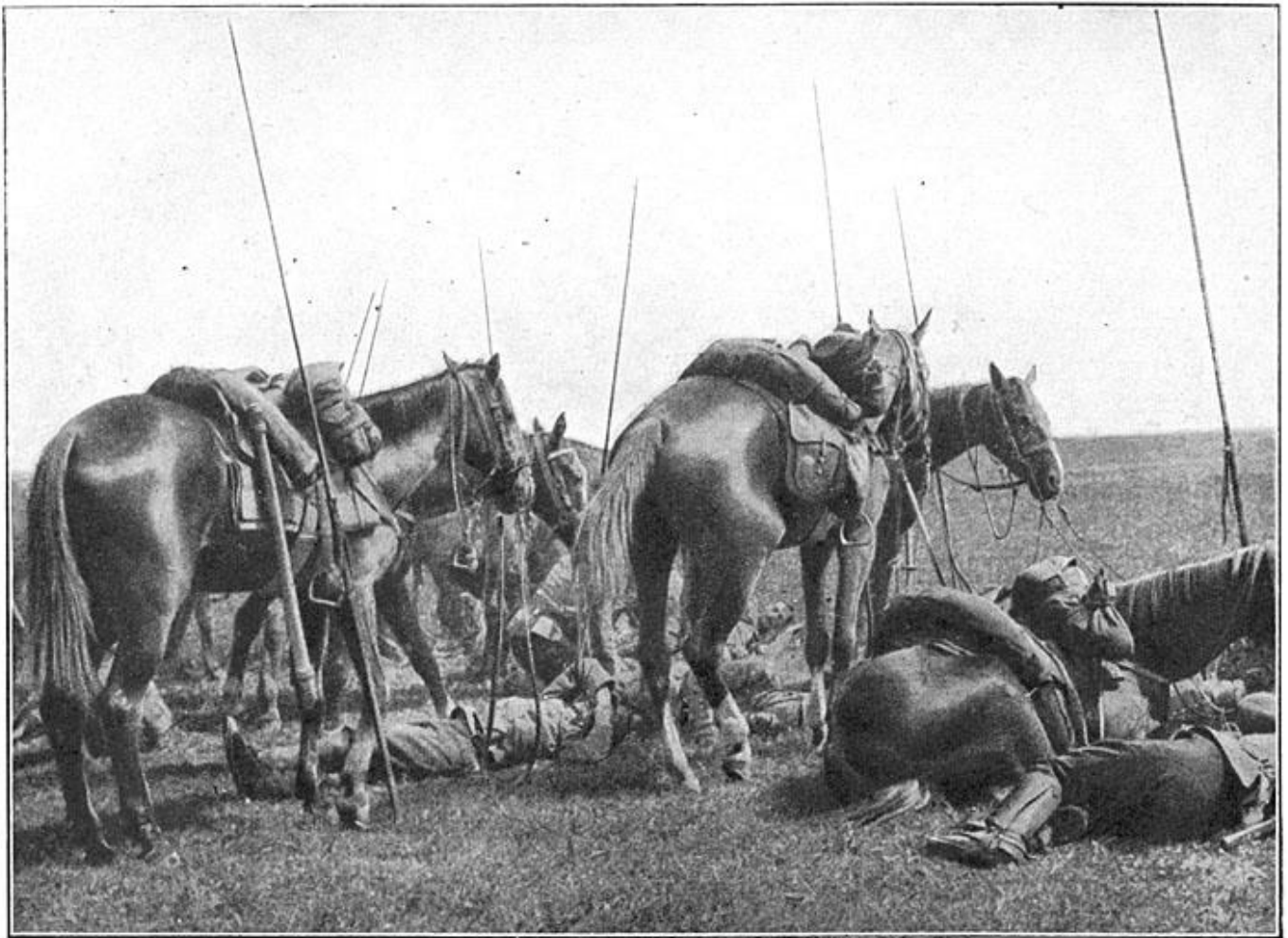
Le XIV^e corps (général Pouradier-Dutheil) s'est concentré dans la région de Saint-Dié ; c'est ce corps qui a procédé à l'occupation du col de Sainte-Marie-aux-Mines.

La concentration de la 58^e division de réserve se fera vers Salcée ; celle de la 66^e division de réserve vers Wisembach et Diarupt.

Nous avons vu le VII^e corps (général Bonneau, puis général Vauthier), après s'être concentré sous Belfort, opérer la première offensive sur Mulhouse. Il s'est replié sur la frontière. Bientôt, ayant reçu le renfort de quatre divisions de réserve, dont les 63^e et 57^e, ces forces, placées sous les ordres du général Pau, reprendront la seconde offensive dans le Sundgau.

D'une façon générale, la I^{re} armée, après une concentration rapide et après avoir occupé, comme nous l'avons vu, les cols des Vosges méridionales, devait être en mesure de franchir la Meurthe le 14 ; elle put le faire dès le 12. Elle se porte alors dans la direction générale de Sarrebourg-Dabo pour couvrir, à l'est, l'offensive de l'armée de Lorraine. Cette marche s'exécute ; le XXI^e corps est même transporté du sud au nord par le Donon. Mais nous sommes déjà arrivés à la période des opérations, et il faut considérer, maintenant, l'état général de cette armée amenée à pied d'œuvre si brusquement sur la frontière et les conditions du terrain sur lequel elle est appelée à manœuvrer.

LA VEILLÉE Il est presque impossible de **DES ARMES** traduire par des mots les admirables dispositions du soldat et de ses chefs ; mais elles auront une telle influence sur la suite des événements que l'histoire véridique ne peut les omettre. Au contact de ses frères d'armes, le Français avait senti sourdre en lui les qualités militaires de la



CAVALIERS FRANÇAIS AU REPOS

race. L'Allemagne avait éveillé, d'un seul coup, le souvenir des vexations brutales qu'une nation fière avait eu tant de peine à supporter pendant quarante-quatre ans. C'était avec joie que cette belle jeunesse courait au-devant de la mort. La même parole est répétée partout : on y va comme aux manœuvres. Ces journées d'août sont splendides, les nuits lumineuses ; on dort à peine ; on prête l'oreille ; dans les bruits de la nature, on cherche à saisir le son du canon. « On ne verra donc jama's les Boches ! » c'est le cri qui, au réveil, salue l'aurore et qui, à la nuit, retentit dans les veillées prolongées. Les longues marches, les repas abrégés, les nuits sans sommeil, les sueurs, le froid, les fronts ruisselants, les barbes hirsutes, la bretelle coupant l'épaule, on supporte tout, pourvu qu'on finisse par les tenir au bout du fusil ou, plus près encore, à la pointe de la

baïonnette : car, c'est ainsi qu'on s'imagine les rencontres prochaines.

« Le régiment débarquait à une heure mystérieuse, sur un quai sans lanternes, dans une campagne inconnue, dont on savait seulement que c'était « la frontière ». Les hommes, bouche bée, levaient les yeux vers le ciel immense. Etoiles lointaines. On entendait le vent dans les hauts peupliers ; et, pour les yeux saisis, l'horizon semblait une ligne noire, fermé par une colline droite, qui formait un mur à la plaine, derrière quoi... l'on se figurait l'ennemi. Le régiment traversa deux villages organisés pour la défense, de vieilles charrettes barricadant à demi la route. Des patrouilles de dragons, les hommes tout secoués sur leurs bêtes au galop, débouchaient tout à coup d'un chemin creux ou d'un champ. Les fantassins se garaient, pestaient, dédoublaient les rangs, puis couraient avec un bruit de gamelles pour rattraper la colonne... Puis, la fatigue tua les idées. Après trois heures d'une marche rapide et presque haletante, par une nuit molle, ces hommes ne songeaient plus à l'ennemi invisible, mais seulement à leurs pieds, et au bonheur de s'arrêter. « — C'est pas possible, dit Gaspard qui trainait

« la patte, ils ont tous foutu le camp. On va-t'être à Berlin
« demain matin » (1).

Que ces cinq jours d'attente parurent longs ! Aucun ordre ne venait ; les chefs se voyaient entre eux et se livraient à d'infinies hypothèses ; on consultait les cartes ; ceux de l'École de guerre donnaient des leçons de stratégie et expliquaient les mouvements tournants. Les capitaines multiplient les revues, surveillent les paquetages, les harnachements : « Soignez le détail, une aiguille peut avoir autant d'importance qu'un obus. » Les bruits les plus contraires circulent, répandant la joie ou le deuil : la mort de Jaurès, la prise de Mulhouse, des émeutes à Paris. Mais l'idée qui planait au-dessus de tout et qui soulevait les cœurs, c'est qu'on all'ait se battre et qu'on se battrait bien.

« Ce matin, dans la marche en colonne, on a pris pour la première fois les dispositions de combat, une patrouille de cavalerie allemande ayant été signalée aux environs. En vain, d'ailleurs. Mais l'entrain joyeux que cela a déterminé a suffi à dissiper toute mauvaise humeur » (2).

« Je fais partie de l'armée du général Ruffey, je ne peux t'en dire plus, cela nous est formellement interdit, mais j'ai grand espoir que nous marchons à la victoire. ... Depuis peu le brave Collignon (3) mange à notre popote et nous apporte tout l'entrain et la bonne humeur de ses histoires méridionales ; si bien que, sauf le qui-vive sur lequel nous vivons tout le temps, sauf le bruit lointain et intermittent du canon, sauf les alertes et les fusils chargés à portée de la main, on pourrait croire que nous faisons un voyage d'aventures, une sorte de monstrueuse partie de chasse... L'enthousiasme et l'entrain des soldats est toujours le même (4)... »

« L'ennemi ne se décidait point à paraître. Impatients d'une telle oisiveté, les officiers souhaitaient de le déloger de sa tanière. Mais nos avant-postes, se bornant à la Seille, gardaient les hameaux et les moulins qui la jalonnent... Enfin se formula l'ordre désiré. Le 18 août, nos divisions s'ébranlèrent et progressèrent vers le soleil

(1) René Benjamin, *Gaspard*, p. 42.

(2) *Carnet de route* de Jacques Brunel de Pérard. Tarcienne, 19 août 1914.

(3) Ancien préfet de Quimper, ancien secrétaire de M. Fallières, engagé volontaire à cinquante-sept ans ; mort, plus tard, au champ d'honneur.

(4) *Lettre de Jean Bénac*, soldat au 46^e de ligne (colonel Malleterre) tué à l'ennemi. Lettre du 16 août 1914 (près d'Étain).

levant... Il y avait dans les cœurs l'exaltation de la conquête (5)... »

Un autre témoin, le soldat Pierre Dumoulin, du 344^e, dont Maurice Barrès a cité le témoignage sur la mort glorieuse de Guy de Cassagnac, raconte que « le régiment passa alors trois jours à errer de cantonnements en cantonnements, dans ces villages lorrains où je ne sais quel air de résignation grave et douce vous avertit que vous traversez une terre de longue souffrance ».

Cependant, la guerre commence à faire sentir qu'elle est présente. Ce n'est pas seulement le bruit sourd du canon martelant l'horizon, c'est déjà l'image funèbre du pays qui se vide : « Les paysans qui fuient venant de la frontière avec les femmes, enfants et leur bétail : le commencement de la ruine et de la mort ! » Ce sont les premiers blessés des escarmouches qu'on interroge et qui ne savent pas, c'est l'embarras des avant-postes surpris de ce silence persistant :

« En avant de notre front, la cavalerie fouillait les villages et les bois. Chaque fois les estafettes rendaient compte de ces explorations. Les patrouilles adverses évitaient les nôtres, se dérobaient, et nos détachements ne signalaient, en deçà des limites qui leur étaient fixées, nul groupe d'importance... Les nouvelles de Liège, de Mulhouse excitaient l'enthousiasme. Il semblait que l'épreuve dissipât l'énorme hâblerie de la puissance germanique. »

Cependant, on eût voulu savoir. Que recélait donc ce terrain qui était là si proche et que revêtait de mystère ce simple mot : la frontière ?

APERÇU GÉOGRAPHIQUE DE LA RÉGION FRONTIÈRE EN LUXEMBOURG ET EN LORRAINE ANNEXÉE Nous avons indiqué, précédemment, la nature géographique des deux parties extrêmes du front français, les Vosges d'une part, les Ardennes belges de l'autre. Reste, au milieu, la partie la plus rude et où, malgré les apparences faciles, les deux armées opposées de-

(5) *Etapas et batailles d'un hussard*, 18 août, p. 21.



ARTILLEURS S'APPRÊTANT A METTRE EN POSITION UN 75

vaient rencontrer des difficultés presque insurmontables, la frontière du Grand-Duché de Luxembourg et la frontière de la Lorraine annexée.

Le chancelier Bethmann-Hollweg avait insisté, un peu théâtralement peut-être, sur les raisons qui avaient déterminé l'état-major allemand à choisir, pour envahir la France, la route des grandes plaines belges : la frontière de l'Est était, d'après lui, si forte qu'on ne cherchait pas à la franchir. Le chancelier, en s'excusant, se gardait bien de révéler tout le plan de l'état-major. Il essayait de justifier l'attaque par la Belgique, mais se dispensait d'ajouter qu'on était décidé à attaquer, en même temps, par le Luxembourg et par la Lorraine. La présence du kronprinz à la tête de l'armée du centre et du prince héritier de Bavière à la tête de l'armée de Metz

est beaucoup plus topique : on n'eût pas chargé ces « héritiers » d'un rôle à l'avance sacrifié.

Le Luxembourg, soit Luxembourg belge, soit Grand-Duché, témoin subsistant des vieilles marches entre pays celtés et pays germaniques, forme un coin pénétrant, par Montmédy et Stenay, dans les plaines de la Champagne. Il tourne nos places fortes de l'Est ; une armée combinant son action avec une autre armée remontant le cours de la Meuse, peut, de cet angle du Luxembourg, soit forcer le passage à Stenay et Dun, soit se porter sur Verdun et briser la pointe de la dent que forme notre frontière fortifiée.

Par contre, cette région, au cas où la neutralité belge et luxembourgeoise ne serait pas respectée par l'Allemagne, pourrait tenter le chef d'une armée française ayant conçu le dessein

de tourner le redoutable camp retranché de la Lorraine annexée, puisque, par Luxembourg et Trèves, il se rendrait maître de la basse Moselle avec un accès direct sur le Rhin, soit à Coblenz, soit vers Mayence.

La conception d'une invasion de la France par le Luxembourg fut celle qui se dévoila la première du côté allemand : la capitale du Grand-Duché fut envahie dès le 2 août, à 5 heures du matin ; les troupes allemandes, occupant immédiatement les routes et les voies ferrées, pesèrent dès lors sur notre frontière, de Longwy à Montmédy. Ainsi paraissait se justifier la thèse de nos écrivains militaires qui avaient prévu une offensive par la vallée de l'Alzette.

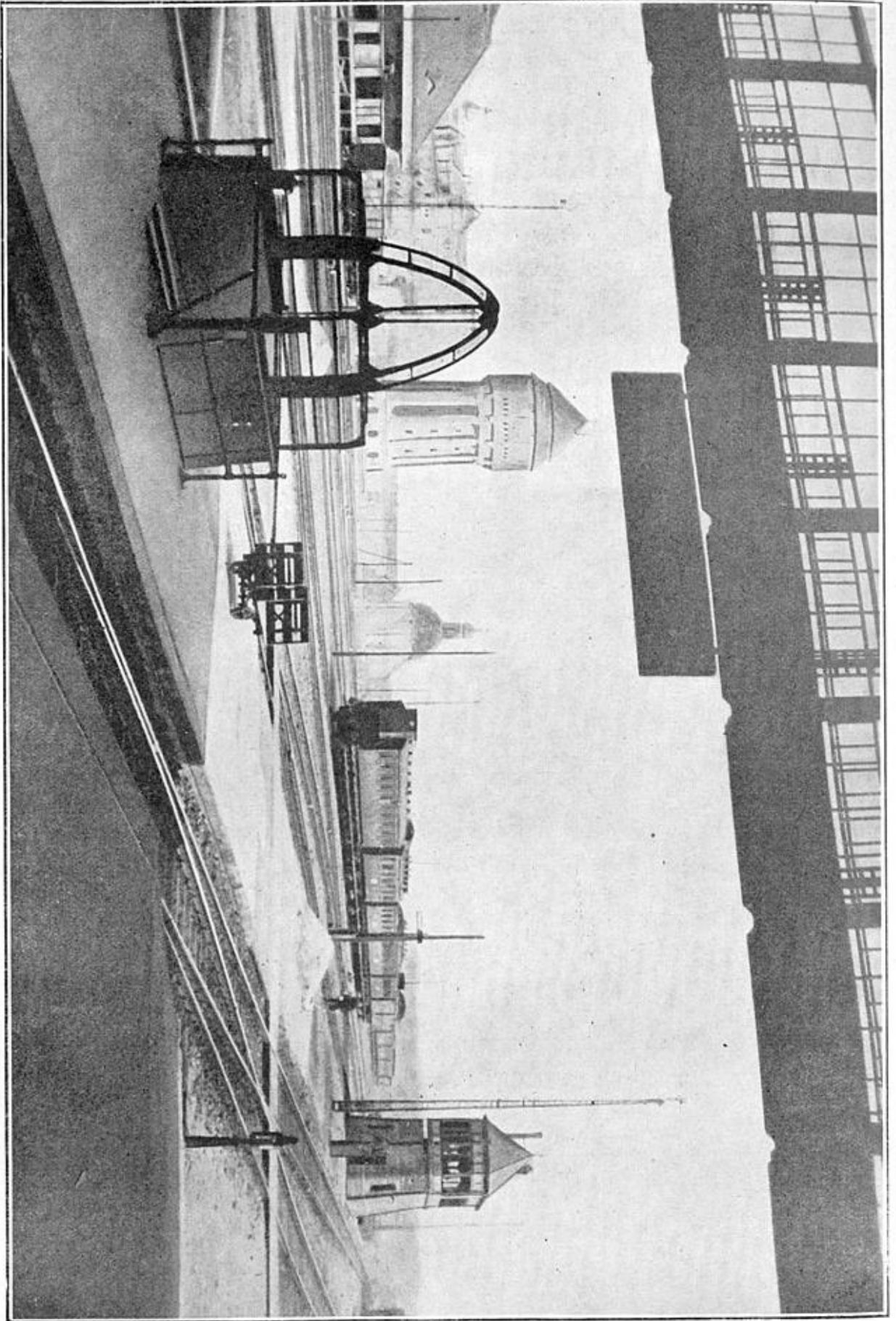
L'état-major français prit ses dispositions pour défendre cette région si exposée. Protégeant les troupes qui remontaient en Woëvre septentrionale pour se concentrer sur le Loison, sur l'Othain, sur la Chiers, la 7^e division de cavalerie de l'armée Ruffey opposa à l'initiative des Allemands une recherche active, mais difficile, des mouvements ennemis dans la direction d'Arlon-Marbehan. Ainsi les contreforts méridionaux de l'Ardenne luxembourgeoise prenaient une importance stratégique considérable ; ils devaient assister bientôt à une lutte épique, lutte de choc, front contre front, centre contre centre, dont Verdun serait l'enjeu pour la France, Thionville ou Trèves pour l'Allemagne, tandis qu'aux deux extrémités, les deux ailes allemandes tentaient le mouvement tournant.

Ce terrain n'est guère propice aux grandes batailles. La forêt d'Ardenne a plus de réputation que de grandeur ; une sorte de brousse rude aux chênes bas et trapus revêt ses pauvres sommets. Région mal coupée, mal routée, pays de vallées et de contre-vallées où les chaînes de collines parallèles font « la montagne russe — toujours grimper, toujours descendre — sans le réconfort des larges plaines, sans le repos des villages riches et succulents. Une armée allemande remontant la vallée de l'Alzette peut

déboucher sur Longuyon ; une armée française remontant, en sens inverse, la vallée de la Semoy et la vallée de la Thonne, peut déboucher sur Virton d'une part, sur Arlon de l'autre, et gagner Luxembourg qui garde le passage de l'Alzette. Mais, en admettant la ligne des crêtes franchie d'un côté ou de l'autre, que de difficultés nouvelles à chaque pas, quelle route entravée et hérissée ! Vieux terrains usés, pentes rocailleuses, fonds marécageux et sordides : il a fallu la lente persévérance et l'autorité despotique des grandes abbayes, Mouzon, Hastières, Stavelot, Malmédy, pour donner, à force de volonté et de siècles, quelques ressources à cette population d'outlaws, de bûcherons et de charbonniers qui ont sauvé dans les bois les plus vieilles races de l'Europe. « Sur ces flancs froids et boisés montent en brouillards, en neiges et en pluies les vapeurs charriées par les vents d'ouest ; sur ces plateaux sans pente, l'humidité décompose le schiste en une pâte imperméable dont l'imbibition produit les tourbières ; il faut la souplesse et l'intelligence des petites vaches ardennaises pour opérer les charrois dans ces sentiers fangeux » (1). Qu'advient-il quand il s'agira de la marche et des charrois d'une armée ? Sur un pareil terrain, la moindre préparation sera, pour l'occupant, un avantage immense. La contrée se défend toute seule. Cependant, dans la situation générale faite à l'armée française, cette route, si difficile soit-elle pour l'offensive, ne peut être négligée.

Les autres, en effet, sont moins directes et elles ne sont pas meilleures. Car l'embarras du haut commandement français est grand, s'il a conçu le dessein de prendre l'offensive et de porter la guerre de l'autre côté de la frontière. La nature ou l'art ont, pour ainsi dire, fermé toutes les portes devant lui. D'Audun-le-Roman à Thionville, de Thionville à Metz, il faut passer sous le canon des deux camps retranchés où les Allemands ont réuni d'immenses ressources : on ne commence pas une

(1) Vidal de la Blache, *Tableau géographique de la France*, p. 69.



LES VOIES DE LA GARE DE METZ

LE FRONT D'ENTRE MEUSE ET VOSGES

campagne de manœuvres par un double siège. Reste, vers le nord-est, la trouée entre Seille et Vosges, de Nomény au mont Donon. Mais la nature ici a préparé ce que l'art a achevé.

Reprenons, en effet, avec quelque détail, le tableau de cette frontière du nord-ouest au sud-est. C'est d'abord le pays des forges, cet admirable bassin de Briey, dont les minerais jouent un rôle si important dans la guerre actuelle que sans eux, au dire des Allemands eux-mêmes, ils ne pourraient la poursuivre. Le pays des forges est dominé, menacé de toutes parts : si l'on ouvre cette porte, on tombe dans le Luxembourg, et nous avons indiqué la difficulté de l'entrée et de la sortie : l'armée allemande s'est installée dans le pays d'Ardenne. Elle y organise une défensive puissante. Quel effort ne faudra-t-il pas pour la déloger !

A l'est du pays des forges, c'est le plateau entre Meuse et Moselle. Verdun domine la Woëvre jusqu'à Conflans. Du côté français, la région s'appuyant sur les Hauts-de-Meuse est facile à défendre. Cependant, le Rupt de Mad, qui va se jeter dans la Moselle à Arnaville, offre un chemin bien défilé à une armée venue de Metz ; c'est ce chemin insidieux qui creusera à la fin de septembre, dans le flanc de la défense des Hauts-de-Meuse, la dangereuse « hernie » de Saint-Mihiel.

Nancy est en face de Metz : Mousson les sépare. Des hauteurs de Sainte-Geneviève, qui défendent Nancy, on voit les tours de la cathédrale de Metz, on dirait qu'il n'y a qu'à tendre la main. Mais la ville annexée a été mûrement scellée dans sa prison de fer ; pour la prendre, il faut un siège. Nancy, sans défense, a cependant le Grand-Couronné et le Petit-Couronné au nord-est ; à l'ouest et au sud la forêt de Haye.

Nancy a joué un grand rôle dans la défense de la frontière. Mais il ne semble pas que le commandement allemand ait eu le projet de commencer par une attaque brusquée sur la ville ; pas plus que le commandement français n'a eu le dessein de tout subordonner à la défense de Nancy. Nous verrons les Allemands,

négligeant Nancy, risquer l'opération autrement importante et autrement téméraire de marcher par Blamont sur la trouée de Charmes : c'était une faute. Notre état-major ne commit pas la faute inverse ; sa pensée était uniquement stratégique et si la concentration se faisait sur les hauteurs qui défendent Nancy, si le terrain était admirablement préparé, c'était par une vue uniquement stratégique, le salut de la ville étant le résultat, non le but. Dès 1909, un écrivain militaire exprimait, en ces termes, une situation parfaitement réfléchie et délibérée, sans doute, dans les conseils de notre état-major :

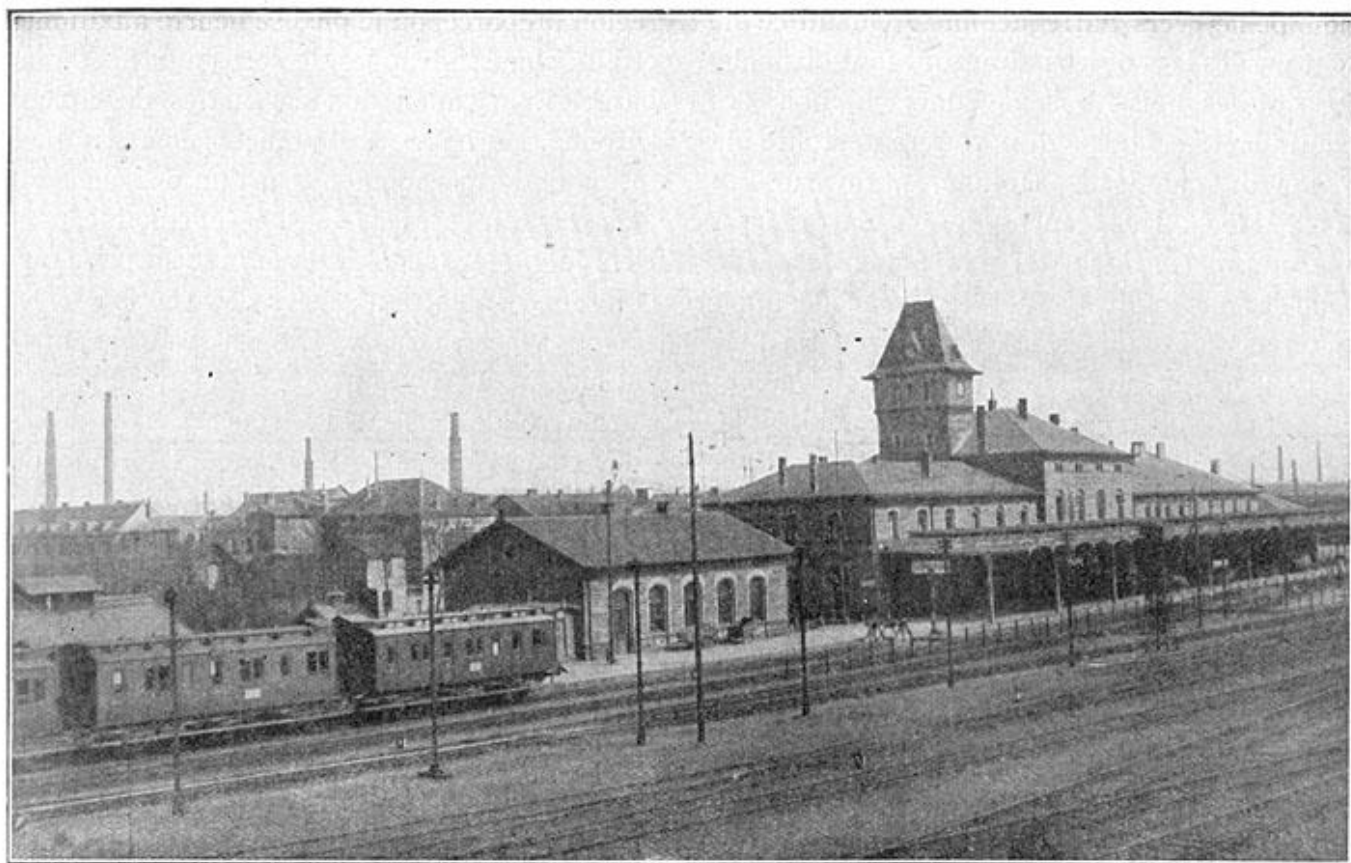
« Le choix de la zone de rassemblement de nos troupes de couverture entre la Seille et la Meurthe a l'avantage de protéger, pendant quelques jours au moins, la ville de Nancy. Néanmoins, il importe d'insister sur ce point, la détermination de cette zone ne dérive nullement de l'idée de défendre une localité, si importante soit-elle, mais a pour cause unique le souci de couvrir au mieux la concentration de nos armées. Il se trouve, par un heureux concours de circonstances, que le dispositif peut, à la fois, dès la première heure, remplir les deux buts, dont l'un (protéger Nancy) devra être mis à l'écart aussitôt que le besoin s'en fera sentir pour faire place à l'autre qui, seul, est vraiment important » (1).

Ainsi conçue, l'organisation du Grand-Couronné mettait fin, dans les meilleures conditions, à une longue polémique. A force de considérer le problème de Nancy, on avait trouvé la véritable solution, solution qui fut une surprise pour l'armée allemande et qui, non seulement sauva la ville, mais eut la plus haute influence sur le cours général de la guerre.

Pour le moment, il suffit d'indiquer, d'après un Lorrain très exactement renseigné, ce qui fut fait pour mettre la position défensive de Nancy à l'abri des atteintes ennemies :

« Dès 1873, le Petit-Couronné existait, sur projet bien entendu, et les emplacements de ce dispositif étaient indiqués à chacun des corps de la garnison : les chefs éminents qui se succédèrent à la tête de la 11^e division — les généraux Abbatucci, de Courcy, Saussier, Zentz, Hanrion, de Boisdemetz, — reconnurent rapidement que ces positions étaient trop resserrées et, en même temps,

(1) Voir toute l'étude sur le Grand-Couronné de Nancy dans l'ouvrage : *Nancy et la Lorraine*, p. 228.



LA GARE DE SARREGUEMINES

insuffisantes, du côté de la Seille comme du côté de la Vezouse; et à partir de 1875, ils greffèrent sur les lignes du Petit-Couronné les lignes plus vastes, plus solides et plus continues du Grand-Couronné. La forêt de Haye était tout entière englobée dans le tracé nouveau, ainsi que le double moût d'Amance.

« Au nord comme au sud, le Grand-Couronné s'appuyait fermement et étroitement sur les forts avancés du camp retranché de Toul. Les commandants du corps d'armée qui succéda à la 11^e division, les généraux de Monard, Michal, Pau, Foch, y donnèrent tous leurs soins et le renforçèrent de maints ouvrages et perfectionnements. Mais *rien*, parmi les plans et les ordres, ne pouvait être fait et ne fut accompli en temps de paix. C'est dans cet état que le 1^{er} août 1914 trouva la défense de Nancy.

« Ce jour-là (nous avons vu plus haut quels régiments mirent la main à l'œuvre), les plans et les documents où les Abbattucci, les Pouvourville, les Gilbert avaient mis les premiers leur signature, furent exécutés de jour et de nuit par une main-d'œuvre ardente, infatigable et acharnée. Immédiatement, devant la nécessité de l'heure, tant à cause des progrès de la balistique qu'à cause du nombre, du calibre et de la portée de l'artillerie ennemie, les défenses du Grand-Couronné furent poussées jusqu'aux approches de la frontière. Tout cela fut exécuté avec une précipitation fébrile, mais quand même disciplinée et logique, pen-

dant que la grande vague allemande submergeait la Belgique (1)... »

Voilà donc une défensive bien préparée; mais que se passera-t-il s'il s'agit d'en venir à l'offensive?

Puisqu'il ne peut être question, pour le moment, d'assiéger Metz, il faut l'éviter. L'objectif ne peut être que Sarreguemines. Entre Moselle et Vosges, c'est la région des Étangs, des eaux, des bois et des marécages, des ruisseaux, des taillis et des roseaux, sans suite apparente, sans liaison naturelle, sans inclinaison visible, sur une surface qui n'a pas moins de 600 kilomètres carrés: telle est la région des Étangs, qui constitue, à l'orient, la fin du pays de Lorraine. Etang de Lindre, étang du Stock, étang de Gondrexange, étang de Réchicourt, ils se tiennent ou presque; une seule route par Fribourg offre un terrain solide; la route par Dieuze les longe et permet de déboucher, non

(1) Pouvourville, *Jusqu'au Rhin*, p. 74.

sans peine, vers Sarreguemines. Quand ce ne sont pas les lacs et les marais qui font obstacle, ce sont les bois : bois de Marsack, bois des Hauts-Hêtres, bois qui couvrent toute la région du canal des Houillères, du sud au nord, sur la rive gauche de la Sarre; c'est une ombre continue, un piétinement dans la boue et dans le mystère, et, au débouché, quoiqu'on fasse, toujours la voie ferrée fortifiée de Bendsdorf et, au loin, ce bastion : Morhange!

C'est un obstacle presque infranchissable, et, en outre, il est fortement épaulé, si l'on peut dire, et à l'ouest et à l'est. A l'ouest, une petite rivière à la vallée argileuse et marécageuse, la Loutre Noire, coule parallèlement à la frontière en territoire français. On dirait une espèce de tranchée qui s'étend de Réchicourt-la-Petite à Pettonville, où elle tombe dans la Seille. On s'est battu tout le long de ce cours d'eau, et les villages de la Loutre-Noire, Arracourt, Bezange-la-Grande, Moncel sont entrés dans l'histoire; de l'autre côté de la frontière, le canal des flottages et le canal des Salines allongent un autre fossé jusqu'aux étangs eux-mêmes; les routes qui montent en Lorraine annexée par Delme, Château-Salins, Vic, Marsal, aboutissent à Morhange. Morhange garde le chemin qui longe les étangs à l'ouest. Les Allemands nous attendaient là.

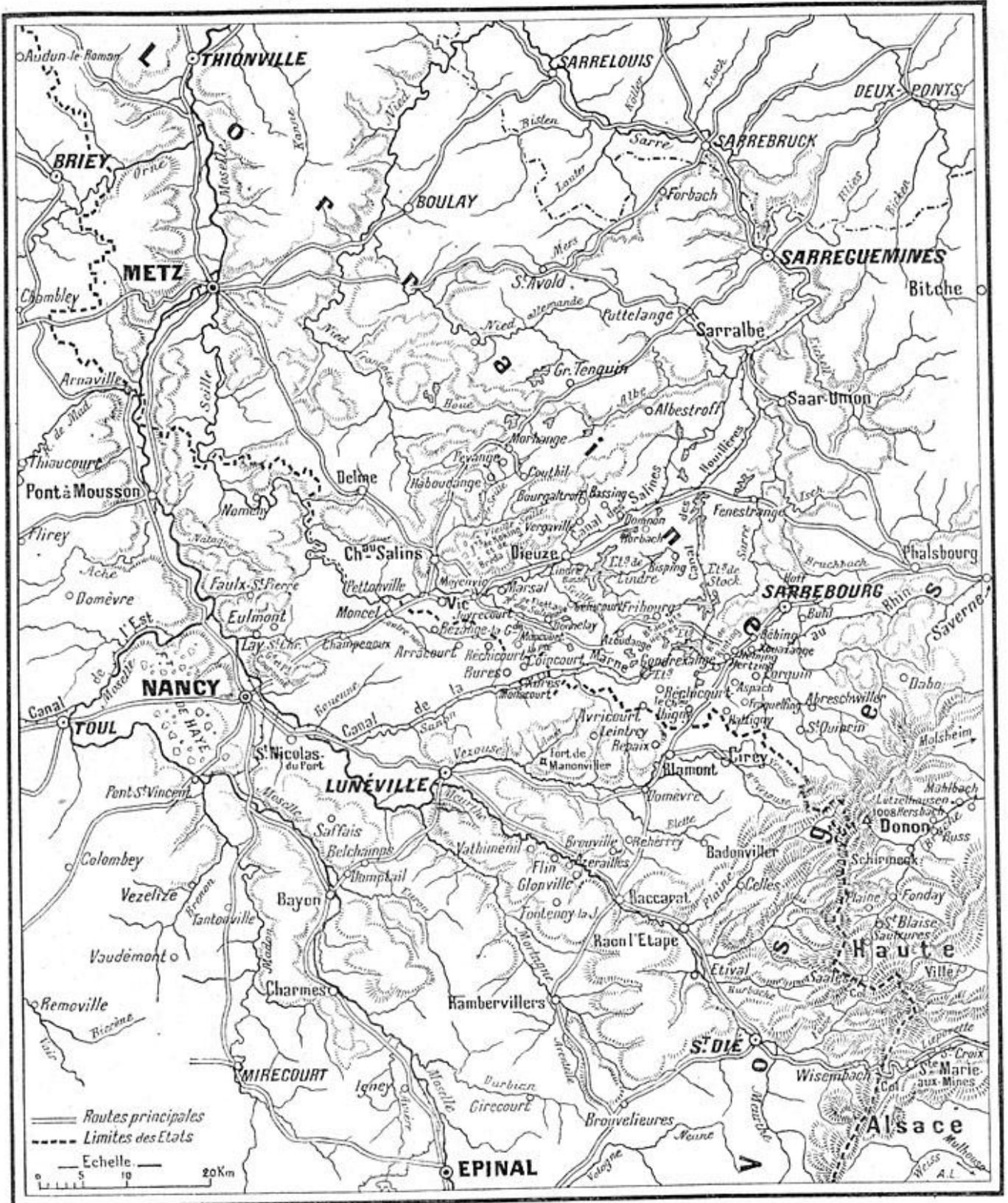
Une armée en marche vers Sarreguemines ne peut éviter Morhange et Morhange ne peut être attaqué que du sud-ouest par Château-Salins et du sud-est par Dieuze et Vergaville, routes en plaine et découvertes qui exposent les attaquants au canon bien en place des défenseurs. Morhange est une des clefs du système défensif qui réunit les ouvrages de Metz aux ouvrages de Strasbourg; ce n'est pas une place forte, ce n'est pas un camp retranché, ce ne sont pas des « lignes », c'est toute une

région préparée, où le pied se heurte aux mines et aux chausse-trappes, le corps aux fils de fer barbelés, le canon aux casemates de ciment bétonné. Morhange a été aménagée et truquée jusqu'au dernier moment par l'un des chefs les plus expérimentés de l'armée allemande, von Deimling. Morhange est la grande surprise que l'on réserve à notre offensive de ce côté.

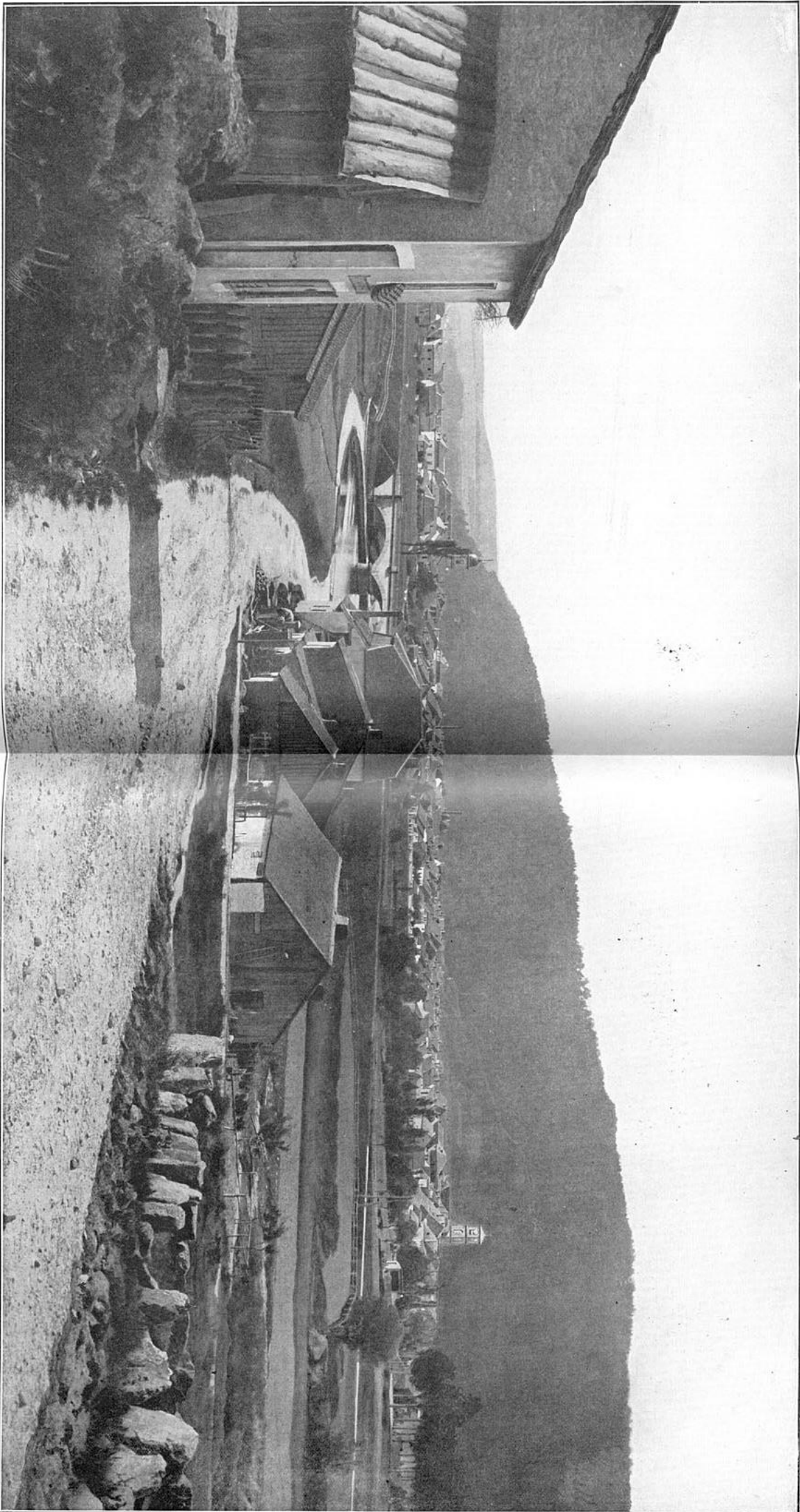
Nous voici à l'est des Etangs : à Réchicourt-le-Château, à Avricourt, on met le pied sur un terrain solide et sec; la trouée s'élargit jusqu'à Raon-l'Étape et le Donon. La route de Baccarat-Blamont descend vers Sarrebourg; la route de Cirey-Lorquin, qui lui est d'abord parallèle, la rejoint au même point sur la Sarre. Sur les hauteurs de la Vezouse, le fort de Manonvillers est censé protéger la route; mais il est, sinon désaffecté, du moins abandonné. Au nord de la frontière, les forêts se suivent sans interruption et se relient au système sylvestre de la Sarre. Le pays est, en somme, plus riant et plus aisé : c'est une porte ouverte, mais combien étroite; la défense s'appuie sur le canal de la Marne au Rhin. Et Sarrebourg est un autre Morhange. A droite un mur, les Vosges; à gauche une nappe d'eau continue, les Etangs. En suivant l'étroit couloir, on arrive hors d'haleine sur la plus redoutable et la plus secrète des résistances organisées.

Pourtant, il n'y a pas d'autres chemins : Morhange, Sarrebourg sont inévitables si l'on veut forcer le passage de ce côté : le haut commandement allemand, qui a épuisé sa science dans cette région et qui a travaillé jusqu'à la dernière minute pour préparer ce piège, compte bien, après nous y avoir attirés, reprendre à son tour l'initiative et se glisser entre Moselle et Vosges. Mais nous verrons qu'il y trouvera aussi à qui parler.

LE FRONT D'ENTRE MEUSE ET VOSGES



CARTE DE LA ZONE D'OPÉRATIONS DES 1^{re} ET 2^e ARMÉES



KAON-I-ETAPE ET LA LIGNE DE CHEMIN DE FER DE LUNÉVILLE A SAINT-DIE